

## *Objets de réderie, objets de récit*

est constitué de :

page 3

*Avant-propos* d'Octave Debary, anthropologue  
et Arnaud Tellier, psychologue clinicien

page 11

*Héritage* de Denis Lachaud, écrivain

page 19

*Récits* et photographies de Dominique Bouvier,  
Geneviève Debusschère, Jocelyne, Maria,  
Marie-Francoise Langlet, Marie-Reinette Delnard,  
Martine Ferment, Marilynne Fauries, Micheline Vaujois,  
Nouara Benmebarek, Sadia, Sylvie Berton,  
recueillis par Octave Debary et Arnaud Tellier

page 33

*Écrit quelque part* de Denis Lachaud

Réalisé par Nous Travaillons Ensemble  
avec Camille Garoche  
Édité par La Forge en septembre 2005

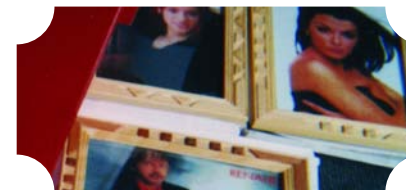
Avec les centres médicaux sociaux  
de Friville-Escarbotin et Ault (Somme)

En complicité avec l'association  
Cardan d'Amiens

En collaboration avec les municipalités  
de Friville-Escarbotin et d'Ault,  
et leur bibliothèque municipale

Avec le soutien de la DRAC  
et du conseil régional de Picardie,  
du conseil général de la Somme

12 juillet 2005



# *Avant-propos*



*Octave Debary  
et Arnaud Tellier*



Ce livret propose une rencontre entre histoires d'objets et histoires de vies. Sa forme évoque un album de famille, une famille d'objets dont la "valeur biographique"<sup>1</sup> (I. Kopytoff)<sup>1</sup> devient le prétexte au travail de mémoire. Des personnes racontent leur histoire à travers celle d'un objet. Petits objets, petites histoires. Ces objets de peu que nous sommes allés chercher sur les "marchés à réderies"<sup>2</sup> possèdent assez de valeur d'histoire pour que des gens puissent, à travers eux, se souvenir.

Le principe des marchés à réderies consiste à sortir sur la voie publique et proposer à la vente des objets usagés que des particuliers ne désirent plus conserver chez eux. Ce qui dans le département de la Somme s'appelle

"réderies" se nomme dans les régions avoisinantes "marché au bazar", "foire à tout" ou, dans le Nord, "braderie". Un à deux dimanches par an, les villages de la Somme deviennent le théâtre d'un rassemblement festif dont la règle du jeu invite les participants à circuler au milieu d'accumulations et de surplus d'objets. Cet encombrement est redoublé par celui des gens qui défilent devant le spectacle des objets usagés entassés, sortis à cette occasion pour s'offrir à la vente. Les étals suivent le tracé des rues. Objets et personnes longent les trottoirs à la recherche d'une rencontre, d'une occasion à saisir. Le soir, à la fin des festivités, tout sera débarrassé.

Si des antiquaires et brocanteurs professionnels se mêlent à la vente, la réderie repose historiquement sur une logique d'amateurs. Les particuliers deviennent vendeurs, en tout cas, ils y jouent. C'est là, dans ce marché aux objets d'occasion avec des vendeurs occasionnels, que résident l'attrait et le plaisir de la réderie. Les objets proposés sont censés leur appartenir (avoir vécu à leurs côtés) et arriver sur le marché en fin de vie (après leur passage au grenier). Objets oubliés, curieux, cassés, abîmés, fêlés... chaises, bibelots, livres, cendriers, bougeoirs, tableaux, vaisselle, vélos, habits..., tous ont cette qualité d'avoir été utilisés, d'avoir une histoire.

## Dispositif

Cette part d'histoire attachée à l'objet se révèle à l'occasion de son changement de main, de son changement d'appartenance. Cette passation, comme l'ensemble du projet "Objets de réderies, objets de récits", s'inscrit dans un processus d'échange d'histoires. L'objet est pris dans un échange dont les modalités soumettent l'histoire à la question de sa reconnaissance et de son partage.

Les marchés à réderies accumulent la présence d'objets qui posent tous la même question à ceux qui les regarde : à travers sa traversée de l'histoire marquée par l'usure, nous reconnaitrons-nous dans un objet ? Trouverons-nous un objet qui nous "dira quelque chose", nous rappellera un souvenir ? La matérialité des objets, présente sous la forme de l'usure, de reste parfois fantomatique, se propose comme transmission d'une histoire.

Le projet "Objets de réderies, objets de récits" s'est déroulé pendant deux années avec un groupe de femmes réunies dans le cadre d'une action sociale en vue d'apprentissage et d'insertion. Accompagnées par Brigitte Schuffenecker et Christine Bouvot, assistantes sociales, nos rencontres se sont déroulées à Ault et à Friville-Escarbotin, communes situées dans le Vimeu, partie à la fois maritime, rurale et artisanale de la Somme. À l'invitation de l'association "La Forge", coordonnée par François Mairey, ce projet est interdisciplinaire. Il est mené conjointement avec l'écrivain Denis Lachaud, dont les textes "Héritage"

<sup>1</sup> Igor Kopytoff, "The cultural biography of things: commoditization as process", in *The social life of things*, A. Appadurai (ed.), pp.64-91.

<sup>2</sup> Voir nos articles "Objets de peu. Les marchés à réderies dans la Somme", *L'Homme*, 170, 2004, pp.117-138 et "Les marchés de la mémoire : grande braderie de Lille et vide-greniers", *Urbanisme*, 331, 2003, pp.67-68, dont certaines des idées sont ici reprises et développées.

et "Écrit quelque part" encadrent les récits des participantes, ainsi qu'avec l'artiste Marie-Claude Quignon, pour ce qui concerne les réalisations plastiques au crochet. Le travail graphique est dû à "Nous Travaillons Ensemble".

Lors des ateliers, nous sommes revenus sur le sens et la pratique des marchés à réderies. **Il s'agissait pour ces femmes de faire l'expérience d'une "réderie aux souvenirs", d'une "réderie imaginaire". Invitées à prendre des images d'objets sur une réderie, elles les ont ensuite décrits et soumis à une première mise en récit. Que voit dans l'objet la personne qui l'a choisi ?**

*Quoi qu'ch'est qu'ein rédeux ?  
sinon l'geint Qui da l'fond de s'chervell'  
ratruche?*

Lors de notre première rencontre nous avons présenté le thème des réderies en commençant par évoquer l'importance de ces marchés dans la Somme. Nous avons apportés quelques "réderies", objets trouvés sur des marchés. Une bouteille en verre de conception anglaise,

distribuée par les brasseries de Corbie en vue de ravitailler les troupes anglaises pendant la Première Guerre mondiale. Un caisson en plastique fabriqué dans la Somme par les usines Curver. Ces caissons ont été laissés à prix réduits et en grand nombre aux ouvriers de l'Usine au moment de leur licenciement. Ce dédommagement se négocie aujourd'hui sur les marchés à réderies. Le but de cet atelier était d'établir un premier lien entre objets et histoires.

Par la suite, nous avons organisé une réderie aux images. Après s'être fait photographier par une personne de leur choix, chaque participante s'est rendue sur la réderie à la recherche d'objets à prendre en photo. Parmi tous les objets présents sur le marché, elles en ont photographié trois, trois objets qu'elles souhaitaient choisir et saisir — par l'image. Les participantes ont ensuite donné un titre aux photographies. Ce légendage des images s'est poursuivi par une description et une mise en récit de l'objet.

<sup>3</sup> "Qu'est-ce qu'un rédeux ? sinon celui qui creuse dans le fond de sa cervelle", "Conférences des Rosati Picards", 1904, p. 13 (notre traduction). "Rédeux" désigne les participants, acheteurs comme vendeurs, aux marchés à réderies.

## Réderies

Les marchés à réderies sont apparus dans la Somme au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. **Le terme réderie désigne un objet usagé au point de n'être presque plus rien ; un objet devenu peu de chose.** Utilisé dans la Somme, ce mot est un subrégionalisme d'emploi essentiellement oral. Une réderie se rapporte à la fois à l'objet qui reste et à ce qui reste de l'objet. Il désigne également un animal, parfois un homme, caractérisé par son état chétif. Objet, animal ou homme, il manque à la réderie une part de vitalité. Son être, réduit à la précarité, objecte à la disparition et à la destruction. Ces objets sont mis à part, écartés des lieux de vie et relégués dans les réduits ou les greniers. Après quelque temps, ils peuvent être sortis de leur attente pour être vendus sur ce qu'on appelle les "marchés à réderies" (dits "réderies"). La réderie est un marché aux objets réduits dont l'importance dans la Somme se mesure à son succès. Il se tient plus de 550 réderies par année sur ce territoire. Une des origines de la réderie se rattache à la disparition du dernier occupant d'une maison. Après le partage familial des

biens du mort, les objets non voulus, non repris, étaient soumis à un interdit de destruction. Jeter les objets restants, prolongements du corps du défunt, aurait porté atteinte à sa mémoire en préjugant du sens et de la valeur qu'il leur attachait. La réderie constituait un des moments du travail de deuil. Les objets étaient sortis et déposés devant la demeure du défunt pour être revendus à la communauté villageoise, juge de l'intérêt à leur porter. Le moment de deuil implique de savoir accompagner, selon des règles, ces objets que l'on va céder, quitter.

Ces objets que l'on ne désire plus conserver, même au grenier, qu'il faut vider, revoient le jour lors des réderies. En les sortant et en les exposant, on leur offre une alternative à l'abandon, au débarras sans échange. On remise sur ces marchés ce qui a vécu à nos côtés. Cependant, il ne peut s'agir d'objets d'une intimité que l'on se refuse de débarrasser en public. De parenté éloignée, l'objet de réderie, passé d'usage, passé de goût, ne doit être ni trop proche, ni trop anonyme. Il ne se distingue pas, il est divers, banal.

Ce n'est pas seulement de se trouver perdu parmi une accumulation d'objets qu'il passe inaperçu. **C'est en vertu de son caractère commun qu'il a sa place sur la réderie. C'est ainsi qu'il est considéré comme étant possiblement d'intérêt collectif.** Pour autant, ce caractère commun n'interdit pas une certaine spécificité qui se figure sous la forme du manque ou du vide. Que contiennent ces objets manquants et vides ? Ils recèlent ce que l'on vend d'eux : la vie comme patine du temps perçu dans leurs ébréchures, leurs fêlures, leur craquelé, leur effacement, comme autant de signatures de l'histoire. Ces signes fournissent aux objets une texture où peut se lire leur histoire. Le peu et l'absence donnent sens à la présence de ces objets, en tant qu'ils consignent l'histoire. Ce type de marché relève d'un commerce relatif aux emballages que l'on rend vide contre remboursement. Le temps de gardiennage a été délégué à un autre. Le prix de la consigne est la récompense d'une conservation. **L'objet garde en lui une histoire que l'on vient reprendre.** Son rachat est indexé sur leur valeur résiduelle. L'objet résiduel nous réfléchit par son pouvoir de

dire l'histoire et l'humanité dont il a été investi et qui demeure, irréductible, comme reste. C'est là que réside la possibilité du témoignage comme preuve d'existence. Par cette souveraineté du vide, l'objet se prête à l'échange.

Ce marché propose une forme d'échange qui se fonde sur une économie domestique assimilable à la vente de restes qu'il s'agit de brader. La vente est ainsi justifiée par un trop-plein d'objets dont la valeur d'usage est proche de la fin, voire atteinte. Dans l'esprit de la réderie, il ne s'agit pas de s'enrichir en vendant mais bien de se débarrasser. D'ailleurs, une des singularités de ce marché tient au mode de transaction qui entoure les objets. Le rapport à l'argent se construit à l'inverse des rapports marchands classiques. Il est de règle de ne pas afficher les prix. La population est laissée libre de les fixer, ouvrant par là un espace de négociation qui nécessite une prise de parole. Le prix est à entendre comme accord sur la transmission de l'objet. On cède l'objet à bas prix entre personnes qui partagent une même connaissance de l'objet.

Si, par le truchement de son objet, le vendeur n'est pas reconnu pour son histoire alors il peut exiger un gain financier. L'argent est la contre-partie (le prix à payer) d'un non-partage de l'histoire. De plus, le bon prix est un prix réduit (trois fois rien) indexé sur la réduction (l'usure) de l'objet. De ce point de vue, la professionnalisation croissante des vendeurs, liée à l'augmentation des brocanteurs, est vécue comme une "dérive". Cette transformation signifie la fin de la réderie comme lieu d'échange singulier. La réderie se perd en devenant un marché (voire un magasin, fut-il pittoresque) comme les autres, avec des objets, des prix et des modes de transactions identiques à ceux de la société marchande.

**Sur le point de perdre leur valeur d'usage, les objets gagnent une valeur de mémoire.** La singularité de ce travail de mémoire tient au fait qu'on y traite la mort de son vivant. On ne se demande pas ce qui reste ou ce qui demeure attaché à l'objet une fois que son propriétaire est mort. Son propriétaire est là, il transmet l'objet de son vivant. La réderie est un marché d'objets

presque perdus, de mémoires en sursis dont l'accumulation et l'absence de tri indiquent la confusion. Ce marché permet de trier et juger des collections sauvages, une mémoire non classée. L'histoire n'est pas "objectale", au sens où elle serait seulement écrite dans l'objet. Elle s'écrit d'un village à l'autre, de place en place, de main en main. Les altérations causées par la vie, dont témoigne l'objet résiduel, dévoilent la possibilité de la mort. Le débarras des réderies est une scène de commémoration. On défile devant les objets avant de les choisir et de les rapporter chez soi. Là, ils deviennent des objets-mémoire. **La réderie offre à l'objet la possibilité d'un nouveau cycle de vie.** Il s'y engage autant une fin (la fonctionnalité de l'objet comme valeur d'usage) qu'une suite (l'histoire comme valeur d'image et de décoration). Désormais l'objet atteste de l'histoire. Par là, il gagne une nouvelle vie d'objet en retraite. Le "séjour" l'accueille à titre de décoration. Il fait salon.

## Récits

Pot à lait, soupière, photo d'un chanteur, bouteilles de verre, lampe à pétrole, gramophone, lessiveuse, poupée, bouilloire. L'image d'un cheval de ferme. Un cheval de peine. Ces objets n'appartiennent pas à la famille de ceux que l'on élève à la dignité muséale. Ils rappellent l'histoire de gens dont on ne raconte pas souvent l'histoire. Des objets et des gens sans musées. Les "gens de peu" peinent eux-mêmes à se raconter, "les gens de peu laissent peu de traces" pour reprendre les mots de Georges Hivernaud<sup>4</sup>. C'est pourtant ce que font ici Dominique, Geneviève, Jocelyne, Maria, Marie-Françoise, Marie-Reinette, Marilyne, Martine, Micheline, Nouara, Sylvie et Sadia.

Elles racontent leurs histoires par le détour d'un objet choisi au cours de la réderie de Friville en avril 2004. L'objet élu figure dans leur mémoire. **Sur la réderie, ces femmes sont allées chercher une part de leur histoire à travers un objet ordinaire.**

Avant de s'appliquer aux objets, le mot réderie désignait l'état d'âme d'une personne. Son origine provient de *réder*, apparu vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, au sens de "rêver, c'est-à-dire faire un songe, être le jouet d'une vision nocturne, parce que les objets que nous avons vus nettement le jour reviennent la nuit confus et mélangés dans notre sens intime"<sup>5</sup>. **La réderie est un déliramentum, un songe, une rêverie. Une chose qui fait rêver.**

\*

<sup>4</sup> Georges Hivernaud, *Lettre anonyme*, Paris, La Dilettante, 2002, p. 206.

<sup>5</sup> Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Genève-Paris, Slatkine, 1982 (1<sup>er</sup> éd. Paris 1891-1902).



Denis Lachaud

## Héritage



8 octobre 2004



\*

*Anna*

Mon mari travaille chez Saint Gobain, au tri. Il doit repérer les défauts. Les bouillons. Les bulles d'air dans le verre. Moi je suis très curieuse. J'avais envie de voir comme on fabrique les bouteilles. Je l'ai poussé, mon mari, pour qu'il m'emmène parce qu'il voulait pas m'emmener. Finalement il a accepté, j'allais commencer chez bonne maman, après j'aurais plus eu le temps. Ce qui m'a marquée c'est le moment où ils coupaient le verre. Il faisait une chaleur là-dedans... Je restais à l'écart pour pas recevoir les éclats. En sortant, j'ai dit "Je m'en souviendrai".

*Madame*

Vous vous appelez Anna ?

*Anna*

Oui madame.

*Madame*

Et vous êtes portugaise, c'est ça ?

*Anna*

Oui madame.

*Madame*

Bien. Vous m'appellerez Bonne Maman. Tout le monde m'appelle Bonne Maman.

*Anna*

Oui bonne maman.

*Madame*

Pour commencer, vous ferez les poussières. J'ai beaucoup d'objets décoratifs, vous allez voir.

*Anna*

Ma patronne collectionnait les poupées de porcelaine. Il y en avait partout à l'étage. C'était beau. Qu'est-ce que j'ai pu passer comme temps sur les poupées en porcelaine. Des nids à poussière. Et quand il faut les déshabiller pour nettoyer les habits...

*Bonne Maman*

Ma première poupée, c'est mon grand-père qui me l'a offerte.

*Anna*

Ah bon ?

*Bonne Maman*

Je n'avais pas le droit d'y toucher.

*Anna*

Oh c'est terrible, ça.

*Bonne Maman*

Juste de la regarder.

*Anna*

Avec les copines on a des collections, nous aussi. Ça sert à décorer ou ça sert à rien. Les lampes à pétrole, les petits clowns en porcelaine, les dés en porcelaine, les pièces de monnaie, les bouilloires en alu, c'est Françoise qui a décidé de collectionner les bouilloires en alu pour les souvenirs que ça lui rappelle, la famille, le sifflement quand l'eau bouillait,

la coquille d'huître qu'on mettait dedans pour que le calcaire se colle dessus... Les fers à cheval, aussi, on collectionne. Ça porte bonheur et ça nous fait penser aux chevaux à la ferme, le grand-père ou le cousin, ça dépend pour qui. Moi je collectionne les petits clowns (je suis jamais sortie de l'enfance), les dés et les photos de Franck Mickaël. Surtout dédicacées. C'est mon chanteur préféré. Chez nous on était habitués à quitter partir quitter partir. On pouvait pas s'attacher aux objets.

*Bonne Maman*

Aujourd'hui vous nettoierez le gramophone et ensuite on montera là-haut pour faire les rideaux.

*Anna*

C'était des rideaux moches avec des trous partout. Moi j'avais pas le droit de les laver.

*Bonne Maman*

Ils sont tellement fragiles.

*Anna*

J'avais juste le droit de les décrocher en montant à l'échelle.

*Bonne Maman*

Ma grand-mère les a faits faire dans un tissu rapporté d'Asie.

*Anna*

Elle les lavait à la main.

*Bonne Maman*

J'y tiens comme à la prune de mes yeux.

*Anna*

Un jour son fils lui a interdit de les raccrocher.

*Le fils*

C'est pas possible, ces rideaux. Tu les mets à la poubelle.

*Anna*

Elle a attendu que monsieur Philippe parte travailler.

*Bonne Maman*

Venez Anna, on va raccrocher les rideaux.

*Anna*

Oui bonne maman.

*Bonne Maman*

Philippe n'y connaît rien.

*Anna*

Moi je faisais ce qu'on me disait.

Son fils et sa belle-fille vivaient avec elle. Madame Lucette.  
Très froide.

*Lucette*

Anna, j'aurai besoin de vous tout à l'heure pour cuisiner  
les pigeons.

*Anna*

Moi, ça m'était égal. Tant que je faisais les pigeons, je passais  
pas l'aspirateur. Je demandais juste qu'on leur coupe la tête  
avant que je les prépare. C'est tout ce que je demandais.

*Bonne Maman*

Venez avec moi Anna.

*Anna*

Chez ma patronne la soupière servait à mettre les fermetures  
éclair, les boutons. Elle avait des tonnes de vaisselle.

De la belle vaisselle. De la vaisselle de valeur. Plusieurs services.  
Ça servait quasiment jamais. Ça restait entassé dans une  
armoire. Quand elle a déménagé, elle s'en est débarrassée.  
Aucun des enfants n'en voulait. Elle à fait venir un antiquaire,  
on a enveloppé les assiettes une par une, les plats,  
les soupières, il a tout emporté. Elle m'a rien donné. Elle a juste  
voulu me fourguer une des assiettes suspendues au mur.

*Bonne Maman*

Quand je serai morte, vous demanderez cette assiette  
à Lucette. Elle est pour vous, Anna. Vous faites partie  
de la famille maintenant.

*Anna*

Moi je ne me voyais pas demander quoi que ce soit  
à Lucette. Si bonne maman voulait me donner quelque chose,  
elle aurait dû le faire de son vivant. Mais non. J'avais beau  
faire partie de la famille, elle m'a rien donné, en vingt ans,  
si, des vieilles robes bonnes à jeter et un foulard tellement  
usé qu'on voyait l'Espagne à travers. Elle est morte à 92 ans  
et encore c'est parce qu'elle a sauté une marche. Elle serait  
encore là.  
Soit disant qu'elle a été veuve très jeune.  
Elle avait toujours des bonbons pour les enfants.

\*



*Récits*



*octobre 2003  
janvier 2005*

## Mon enfance



Ça me rappelle ma grand-mère. Elle mettait ça dans sa bouilloire parce que l'eau était très calcaire. L'huître prenait le calcaire qu'il y avait dans l'eau. On récupérait l'huître au moment de Noël ou d'un réveillon. Il fallait la changer quand elle devenait toute blanche parce que le calcaire s'était collé dessus. On jetait la vieille après chaque fête de Noël.



Dominique Bowrier

Au bout d'un an, ça ne ressemblait plus tellement à une huître.

La bouilloire était tout le temps sur le poêle, c'est pour ça qu'il y avait du calcaire.

Maintenant c'est électrique, on ne met plus d'huître mais il y a toujours beaucoup de calcaire.

C'est un souvenir d'il y a longtemps, qui me rappelle mon enfance, même si je n'avais pas le droit de m'en servir.

C'était interdit d'aller près du feu.

On passait beaucoup de temps dans la cuisine autour du poêle, on y faisait à manger, on y posait le fer à repasser. Un jour, j'ai même été brûlée sur un côté, sur ma joue droite, parce qu'un morceau de sapin a sauté lorsque ma mère a remis du bois. J'ai toujours une marque. Ça laisse une petite marque sur ma joue.



Bouilloire



## Huitième anniversaire



C'est un souvenir de mon grand-père. Pour l'anniversaire de mes huit ans, j'avais envie d'une poupée en porcelaine. Mon grand-père m'en a acheté une et l'a mise chez lui, dans sa chambre, au-dessus de l'armoire. Je pouvais la regarder mais je n'avais pas le droit de la toucher. Il ne fallait pas la casser, c'était fragile. Alors je ne l'ai jamais touchée. Dès que l'on allait en ville, des poupées en porcelaine, on en voyait un peu partout. Comme sur la photo, c'est une poupée avec une toilette, une petite robe rose avec des dentelles, un petit chapeau rose et un ruban dans les cheveux, comme avant. Elle est blonde. Ce n'était pas une poupée pour jouer. Des poupées, j'en avais d'autres mais moins belles. Je l'ai toujours, je l'ai récupérée plus tard. Je ne me souviens plus quand exactement. Je crois que ma grand-mère me l'a donnée au moment où mon grand-père était gravement malade.



Poupées

Je l'ai installée chez moi, dans la salle à manger, sur un petit meuble. Elle est restée belle comme au premier jour. Je lui ai donné un prénom, Chantal, parce qu'en classe j'avais une amie que j'aimais bien et qui s'appelait Chantal. J'ai encore certaines de mes poupées mais elles sont cassées. Sur les réderies, il y en a qui ressemblent un peu à ma poupée mais ce n'est jamais la même. Aujourd'hui, les seules fois où je la touche, c'est pour faire les poussières.



Geneviève Debusschère



## Souvenirs



C'est à la fois un bon et un mauvais souvenir.

C'était une grosse journée de travail que nous faisons une fois par semaine, chaque lundi, à la maison, dans une petite pièce où il faisait très chaud. Nous avons des grandes lessiveuses dans lesquelles on chauffait l'eau. Nous y mettions les draps, il fallait tourner avec un bâton ou un manche à balai et remuer pour que le linge ne soit pas toujours au même endroit.



Jocelyne

Nous frottions à la main ou avec la brosse, avec des grosses savonnettes de Marseille ou de la lessive en paillettes. Et puis on rinçait. Deux fois, avec de l'eau tiède. C'étaient des draps épais, des draps en lin.

Plus tard, dans les années cinquante, il y a eu des machines avec un rouleau dans lequel on passait le drap. C'est ce que je préférais. Il y avait quelque chose de magique parce qu'avant, pour essorer, il fallait tordre les draps à la main. C'était très dur quand il fallait porter la lessiveuse pleine d'eau bouillante. Nous faisons ça en famille, à trois, avec ma mère et ma sœur.

À la fin, nous récupérons l'eau de la lessive dans des grands baquets pour laver les pavés. Aujourd'hui, les lessiveuses, on ne s'en sert plus. C'était quand même une belle journée, des souvenirs avec ma mère et ma sœur, des heures passées dans la cuisine à laver le linge.



Lessiveuse





Sopièra

## Le plat que ma mère mettait au four en même temps qu'elle faisait son pain



Il me reste six petits bols en terre pour boire le caldo verde, la soupe du Portugal.

C'est marqué "Caldo verde" au fond des bols.

Dans le temps, on roulait des poignées de feuilles de chou que l'on coupait très fin pour la soupe.

On ajoutait quelques pommes de terre bien écrasées, du sel puis l'eau bouillante. Il ne faut pas couvrir sinon le chou devient jaune.

Quand j'étais petite, je mangeais beaucoup de soupe. Nous n'utilisons pas de sopièra, elle restait dans le buffet. C'était seulement pour les grandes occasions. Pendant vingt ans, chez ma patronne à Enghienles-Bains, il y avait aussi une sopièra sur un buffet. On y mettait les fermetures-éclair, les boutons, le fil... C'est une sopièra que j'aurai bien aimé récupérer.

Ma patronne, je l'appelais Bonne-Maman. De la vaisselle, elle en avait des tonnes. Des assiettes, des assiettes et des assiettes. Qu'est-ce qu'elle était belle, sa vaisselle ! Un jour, elle m'a dit : "Maria, quand je ne serai plus là, cette assiette, ce sera pour vous. Vous la demanderez à ma belle-fille, à Janine". Mais je lui ai répondu : "Bonne-Maman, Madame Janine ne le fera pas forcément, c'est mieux de me la donner de votre vivant". Bonne-Maman gardait tout, elle ne jetait rien. Un jour, elle m'a donné un foulard, on pouvait voir l'Espagne au travers ! Elle a même ajouté : "Quand vous venez travailler ici, il ne faut pas le mettre. Janine ne doit pas le voir".

Elle pensait quand même pas que j'allais le mettre. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter car je ne le mettrai que le dimanche...

Tout le monde disait : "Maria, elle fait partie de la famille". En fait, je faisais partie de la famille le temps que j'y travaillais. Quand Bonne-Maman est morte, après avoir dégringolé dans l'escalier à 92 ans, je n'ai rien eu comme héritage. J'allais pas réclamer l'assiette.



Maria



## Jeunesse



Marie-Françoise Langlet

Quand j'avais quatorze ans, j'aimais bien écouter de la musique. Nous passions des soirées entières entre copines à écouter des disques sur un électrophone. Chacune apportait ses disques préférés. C'était souvent le samedi soir, on se rassemblait avec les voisines, chez l'une ou chez l'autre, on passait notre soirée dans les chambres. On fermait la porte. Chacune avait ses goûts, ça ne plaisait

pas forcément aux autres mais

on écoutait quand même. On passait plus de deux heures ensemble. Il nous arrivait de chanter mais on ne dansait pas.

Nous restions assises sur le lit, à discuter, à parler des copains et des copines.

Je n'ai jamais eu de chanteur préféré. C'était plutôt les paroles que j'aimais bien, pour les histoires qu'elles racontaient. Les chansons de Dave, Hugues Auffret, "Céline" surtout... Parfois, pendant la semaine,

nous nous prêtions nos disques pour en faire des cassettes. Ça a duré deux années. Ensuite, nous sommes allées au bal. Les copains se sont rajoutés...

Aujourd'hui, je ne vois plus ces copines parce que tout le monde s'est dispersé. C'est ce qui arrive une fois qu'on fréquente. Il me reste des disques de l'époque. Ils sont au grenier, en plus, je n'ai plus de tourne-disques. Certaines de ces chansons sont revenues sur CD, comme "Céline", mais c'est plus pareil.



Gramophone



## Souvenirs de famille



Moi, je n'ai pas l'habitude de faire des réderies. Toutes ces choses anciennes, c'est derrière moi. Chez nous, expatriés de la Réunion, où je suis née et j'ai vécu jusqu'à 11 ans, et ensuite jusqu'à l'âge de 22 ans à Madagascar, les souvenirs, c'est derrière. On a tout laissé là-bas. À l'époque, on nous apprenait ce qu'était la France, les quatre saisons... d'ailleurs des saisons il n'y en a plus. On ne pensait pas que l'on irait un jour en France.

Cette lampe à pétrole m'a rappelé la première année de mon arrivée en France. Un matin où je riais avec ma sœur, nous avons reçu une lettre. Ça m'a marqué, choqué. Dans cette lettre, mon frère raconte qu'en faisant la vaisselle, il a voulu prendre une lampe à pétrole pour voir un peu plus clair et l'a renversée sur lui. Il a eu une chance extraordinaire, il ne s'est brûlé que sur la poitrine, pas sur le visage. Ça m'a fait mal.

Chez nous, à Madagascar, la maison est en pleine cambrousse, à 200 kilomètres de l'hôpital. Il faut une journée pour y aller.

Je n'ai pas gardé d'objets de cette histoire-là. Certaines de mes affaires sont encore emballées.

C'est chez mes frères et sœurs, qui y retournent tous les ans, que je peux voir des objets de là-bas. J'y suis retournée à une époque mais maintenant, ça ne me dit plus rien. Je ne m'en souviens plus très bien. C'est peut-être enfoui au fond de moi ? Je vais de l'avant et je ne retourne pas en arrière. Je me dépouille, je ne m'attache plus.



Lampe à pétrole



Marie-Reinette Delnard



## Verrerie



C'est une bouteille marquée "Saint-Gobain Dejonckere". C'est la plus grosse usine de Mers-les-Bains. À la maison, j'ai plein de petites bouteilles de parfum et de bouteilles avec des bouillons à l'intérieur. Certains bouillons sont visibles, pour d'autres il faut vraiment le savoir. C'est ma fille qui me les a montrés. Ces bouteilles avec des bulles dans le verre sont des invendus, comme celles qui ont des chocs ou des défauts. Mon père a travaillé là-bas 35 ans et par la suite ma fille aussi, dans le tri. Elle retirait les bouteilles qui avaient des défauts et je lui demandais de m'en rapporter. Mon père, lui aussi, a été un moment dans le tri, en fin de tapis ; il a travaillé également dans les moules.

Je n'ai jamais visité l'usine. Je suis déjà allée devant mais je n'ai pas pu rentrer. De l'extérieur, on peut quand même voir couler le verre. Il faut voir comme ça fume ! Dehors, on peut voir les chutes, on peut même les récupérer. On en a ramassé des billes ! Des sacs de billes ! On préfère les rebuts parce qu'il y avait de plus belles couleurs. Mon frère, quand il jouait avec son lance-pierres, au lieu de mettre des cailloux il prenait des billes. Les billes traînaient partout à la maison, il ne fallait pas marcher dessus, c'était risqué.

De l'usine, mon père rapportait quelques carafes, des petits verres, des bouchons. Des fois, ma mère rouspétait parce qu'à la fin, il y en avait trop.



Martine Ferment

Bouteilles



## Rêveries



C'est un souvenir de famille. Ma grand-mère de Charentes en avait une, ma mère l'a toujours gardée. Elle était toute blanche. Dès qu'il y avait des vacances, la famille se rassemblait là-bas. Ma mère est de Cognac et j'ai un frère qui vit à Saintes. Mon père, lui aussi, est originaire de la région. J'aimais bien y aller. Maintenant, je n'y vais plus.



Souièr

Quand j'étais enfant,

je n'aimais pas toujours la soupe mais on était obligé de la manger. C'était de la soupe à la tomate ou, parfois, avec différents légumes du jardin. Ça dépendait de ce qu'il y avait dans le jardin. La soupe, c'était tous les soirs.



Marilyne Fauries

Cette soupière, on l'a récupérée mais on ne s'en sert plus, même si on mange toujours de la soupe.

Elle est belle. Quand ma grand-mère est morte, ils ont fait le partage. On a récupéré la soupière et aussi des verres, des tasses. Ma mère a demandé la soupière.



## Travail



C'est mon chanteur préféré.

J'ai eu l'occasion de le voir grâce au comité social de l'entreprise où je travaillais. Chaque année, ça changeait. Une année, c'était Frank Michaël, une autre Jean-Luc Lahaye...

Frank Michaël est venu faire un concert il y a presque dix ans. On s'occupait de la buvette, des sandwiches et des gâteaux pour ramasser un peu d'argent qui après servait à organiser un voyage ou faire un repas. De tous ceux qui sont venus, c'est Frank Michaël que j'aimais le mieux comme chanteur. Je l'aimais déjà avant mais je ne l'avais jamais vu. Juste en photo ou à la télé. Ou sur les disques.

Au concert, à la salle Edith Piaf, il y avait du monde. C'est un chanteur qui n'est pas souvent invité à la télé, on n'en parle pas beaucoup. Je ne sais même pas si les jeunes générations le connaissent. Il est resté très simple. Il a signé les autographes sur les papiers à sandwiches, sur les cartons ou les boîtes de gâteaux... Sa chanson la plus connue, c'est "Toutes les femmes sont belles". Pour moi, toutes ses chansons sont belles. Au concert, il y avait beaucoup à faire, on a eu tellement de monde qu'il a manqué de jambon et de pain. Je n'ai pas eu le temps de prendre de photos parce que je m'occupais de la vente des sandwiches mais il m'a signé un autographe sur un emballage, avec mon nom dessus.

Sur la photo que j'ai achetée à la réderie, il manque juste mon nom. J'ai trouvé sur la réderie un bon souvenir, la réderie était très belle cette année.



Photo de Franck Michaël



Micheline Vaujois

## Partage avec les voisins



Ça me rappelle ma grand-mère. Je ne l'ai pas connue mais on m'a raconté qu'elle fabriquait des plats et de la vaisselle en argile. On récoltait de l'argile, qu'on mélangeait avec des tuiles ou des restes de vaisselle cassée et écrasée. On les faisait sécher avant de les mettre au four.

On mangeait beaucoup de soupe en Algérie. Ça faisait beaucoup de monde avec toute la famille, la grand-mère, le grand-père qui a fait Verdun. À la maison, on préparait aussi la nourriture des travailleurs employés dans notre ferme. Ils mangeaient dans une salle qui leur était réservée. Les hommes mangeaient d'un côté et les femmes de l'autre. Chacun avait sa salle. Les femmes n'entraient pas dans la salle des hommes. Ils se servaient entre eux. Dans notre ferme, on s'occupait des vaches, des chèvres, des moutons, des chevaux. Des abeilles aussi.

Mon père tenait une épicerie. Un jour, elle a brûlé, alors il s'est mis à faire les marchés.

J'ai vécu en Algérie dans ma famille jusqu'à l'âge de 14 ans. Après, je suis partie à Paris. J'ai donc vécu plus longtemps en France qu'en Algérie. D'Algérie, j'ai rapporté des assiettes, fabriquées chez moi, j'en ai offertes à des amis et j'en ai gardées deux.



Noura Benmebarek



Soupière

## Tirer du lait



À Maskara, en Algérie, on avait une maison avec un grand terrain, des vaches, des chevaux, des moutons et des poules. On tirait le lait à la main, avec ma mère et une de mes sœurs. Il fallait mesurer la quantité de lait avec cet objet.

Il n'était pas en cuivre mais en fer blanc. Tous les jours, au réveil, de bonne heure, on se lavait, on prenait un café et après on s'occupait du lait. Tout devait être prêt avant que le camion ne vienne chercher les bidons. Avec le reste du lait, nous faisons du beurre et un peu de fromage. On en donnait un peu aux voisins.



Pots à lait

Comme j'étais l'aînée des filles, je ne suis pas allée à l'école pour aider ma mère à s'occuper de la famille. Ma mère a eu douze enfants. À la maison, on récoltait le blé pour le moudre et faire le pain. Il y avait aussi un four en terre et en ciment où l'on cuisait les plats. Chaque midi, nous apportions à manger aux hommes dans les champs, en transportant le repas sur le cheval.

Je suis restée là-bas jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, jusqu'au moment de mon mariage qui m'a amenée en France. C'était il y a longtemps. Je retourne souvent là-bas. Je viens, je pars, je viens, je pars. En Algérie, on utilise toujours cet objet.



## Mes chevaux



Mes deux grands-pères avaient un cheval. Ils en prenaient soin. L'un d'eux a eu un grand cheval de ferme, blanc. J'étais vraiment jeune, j'avais... je ne me souviens plus. L'autre grand-père habitait près des marais, vers Lanchères. Lui avait un petit cheval marron et blanc, avec une charrette. Quand j'avais onze ans, il venait nous voir tous les dimanches, mais je ne suis jamais montée dans sa charrette. Plus tard, mon père a eu aussi un cheval. Une fois, je suis montée dessus et j'ai failli tomber. J'ai eu très peur. Mon rêve, c'est d'en avoir un. Mais il faut de la place. Quand je me promène, je regarde toujours les chevaux dans les prés.

Le tableau, sur la réderie, je l'ai vu immédiatement. Je l'ai acheté et je suis rentrée tout de suite à la maison pour l'accrocher au mur. Tous les soirs, pendant un moment, je regarde le tableau. Des souvenirs reviennent.



Sylvie Berton



Toile: chevaux de ferme

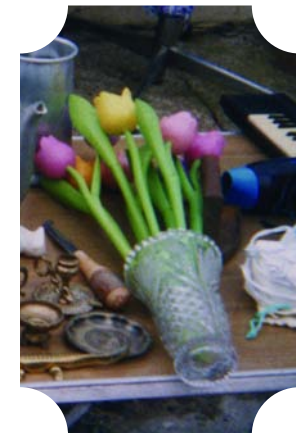
Denis Lachaud



Écrit quelque part



12 mai 2005



\*

*Arnaud et Octave ont apporté les extraits de récits qui figureront dans l'album. Je lis chaque texte.*

C'est pas mal.

C'est bien. Très bien.

Je me rappelle plus ce que j'ai raconté.

Merci.

Je vais encore me dépouiller. La vie est un long fleuve tranquille.

J'ai trouvé bien. Pour une fois que je me trouve bien.

Il ne faut pas raconter. Ce que je raconte ici, c'est ici.

J'aime pas que ça sorte.

Au début j'étais pas partante, j'étais sceptique et au fil des rendez-vous ça m'a apporté beaucoup.

Ça fait plaisir.

Ça me fait un truc au cœur.

Ça évoque mon grand-père et ma grand-mère qui aujourd'hui sont décédés malheureusement. Des tas de souvenirs.

C'est émouvant. C'est une histoire que j'ai vécue.

Très touchée. J'ai parlé seulement et c'est écrit maintenant.

Ça donne un petit charme à l'histoire, le fait d'être écrite, c'est pour ça que j'ai pas envie de mettre mon nom.

Ça devient plus anonyme.

Ça va rester. Écrit quelque part.

C'est bien que les gens sachent. Ceux qui liront.

Finalement on a besoin des autres.

On s'est toutes retrouvées à la réderie. C'était bien.

C'est dommage qu'on se retrouve pas plus souvent.

On oublie tous ses problèmes de chez soi.  
C'est toujours bon de rappeler les choses du passé.  
Il y a toujours de bonnes choses à retenir.

*Chacune choisit sa photo parmi les portraits réalisés sur la réderie.*

Pas ma tronche sur le livre, on dirait un petit zoiseau  
déplumé, pas cette photo-là en tout cas, celle-là non plus,  
on dirait que je fais une chimio. Si on arrive à faire une  
photo qui me plaît, j'y vois pas d'inconvénient.  
J'ai jamais pu me voir.  
Pas cette photo, on dirait que je dors à moitié.

*Séance photo de rattrapage*

Oh ! Ma bobine.  
Celle-là je l'aime bien.  
La deuxième. De toute façon ce sera toujours ma tronche.  
Ah celle-là c'est mieux.  
Prenez celle que vous voulez. On est avec vous.  
Y'a du vent oh là là.  
C'est pas grave, laisse tes cheveux, ils volent, c'est bien.

\*